

CHOSSES FEMININES

LA PRESENTATION

JE voudrais savoir comment une maison pourrait se tenir propre et rangée s'il n'y avait pas une main de femme pour maintenir l'ordre, prendre soin des fleurs dans la jardinière, enlever le grain de poussière qui choque l'œil, donner un pli gracieux à la dentelle de ce rideau...

Je voudrais savoir encore ce que ferait une revue, s'il n'y avait pas dans ses pages, un petit coin exclusivement destiné à la femme, où celle-ci puisse librement y aérer ses petites opinions, conseiller ses sœurs, prendre leur partie quand elles sont attaquées, les défendre, et même au besoin les combattre, comme disait feu Prud'homme.

Les directeurs de la "Feuille d'Erable" ont si bien compris cette vérité qu'il a été statué et réglé qu'il y aurait dans la dite revue une ou deux colonnes consacrées à notre dévotion.

Et comme depuis longtemps déjà, je me suis faite le champion de mon sexe, on a pensé que je me chargerais des "Choses féminines."

On aurait pu mieux choisir, on aurait pu faire pis encore, et c'est en songeant à cette dernière alternative, mesdames, que vous vous consolerez plus facilement des perspectives de la première.

Choses féminines ! N'est-ce pas que ce titre fait rêver ? Le célibataire endurci soupire et croit entendre comme un gracieux frou-frou passant près de lui en un frôlement de caresse.

Chacun viendra chercher dans ces pages comme un parfum de l'aimée, et les femmes, charmées qu'on ait pensé à elles, voudront voir "La Feuille d'Erable" dans leur panier à ouvrage, à la portée de la main, pour qu'elle soit plus près d'elles aux heures du délassement.

* *

Donc, il est bien entendu, nous sommes ici chez nous et nous ne comptons ni sortir de notre territoire, ni qu'on empiète sur nos domaines, et comme voilà un très long préambule, je réserve à un prochain numéro une régulière entrée en matière.

Seulement, avant de terminer, je vous

raconterai une petite histoire qui date déjà de quelques jours et qui serait vraiment antidiuvienne, s'il fallait attendre davantage. •

Une dame de cette ville, que vous connaissez toutes, je suis sûre, avait économisé sur ses dépenses journalières une jolie petite somme, avec laquelle elle se proposait d'aller entendre Sarah Bernhardt.

Au moment d'aller acheter ses billets, un scrupule la saisit. Elle avait des cousines très pauvres, peu partagées sous le rapport des biens de ce monde, — de ces pauvres honteux, qui crèvent de faim dans leur for intérieur, pour sauver les apparences.

— Je vais leur donner cet argent, se dit la dame, ça leur aidera à payer leur loyer.

Elle le leur envoya en effet ; mais il lui semblait que jamais encore elle n'avait fait un sacrifice aussi dur que celui-là.

Ces jours-ci, les cousines en question arrivaient chez elle pour la remercier de son envoi généreux.

— Que tu es donc bonne ! s'écria l'une d'elles. Jamais nous n'aurions pu, sans cet argent, aller entendre Sarah Bernhardt, et grâce à toi, nous avons acheté trois fauteuils d'orchestre et de bons fauteuils encore !

C'est à décourager de faire la charité.

FRANÇOISE.

UN CONQUERANT BATTU

Le 18 mars 1798, le général Bonaparte avait à dîner, chez lui, en son petit hôtel de la rue Chantierine, Ducis, Collin d'Harleville, Bernardin de Saint-Pierre et quelques autres.

Le général racontait ses campagnes d'Italie, et ne se levait pas de table bien qu'on eût pris le café depuis quelque temps (alors on prenait le café à table).

Mme Bonaparte faisait des signes ; mais Bonaparte ne les voyait pas ou ne voulait pas les voir. Joséphine, impatientée, se lève et va frapper doucement sur l'épaule de son mari.

— Messieurs, dit Napoléon, je vous prends à témoins que ma femme me bat.

— Et tout le monde sait, dit Collin d'Harleville, qu'elle seule le peut.